

James Rosenquist, the pop art athlete



James Rosenquist in his studio in 1966. - Photo Credits: Estate of James Rosenquist / VG Bild-Kunst, Bonn 2017 - Estate of Bob Adelman / VG Bild-Kunst, Bonn 2017

Arts Exhibitions (<http://premium.lefigaro.fr/arts-expositions>) | By [Valérie Duponchelle](#) (#figp-author)

Updated 19/01/2018 at 15h40

CRITICISM - A pioneer like Warhol, Rauschenberg, Jasper Johns and Lichtenstein, this painter who died in 2017 leaves an XXL portrait of modern America. First major retrospective at the Ludwig Museum in Cologne.

A few months after his death **on March 31 in New York at the age of 83**

(<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2017/04/02/03015-20170402ARTFIG00049-mort-de-james-rosenquist-peintre-de-l-amerique-grand-format.php>), here is the return to Cologne of James

Rosenquist (<http://plus.lefigaro.fr/tag/rosenquist>), the American "larger than life". The Museum Ludwig is famous for its pioneering collection of pop art that the labyrinth of its concrete rooms discover with the necessary brutality.

Over the course of their lives, German collectors Peter and Irene Ludwig - who disappeared in 1996 and 2010 respectively - have collected more than 14,000 works, from ancient Egypt to contemporary art, from **Picasso** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/picasso>) to the Russian avant-garde, Middle Ages Baroque. What to feed donations and permanent loans no less than 26 international museums.

In Aix-la-Chapelle (North Rhine-Westphalia), where they lived, three museums are directly linked to their huge collection. In Cologne, prosperous city in the historical heart destroyed by the bombings of the Second World War, they are already five.



"President Elect", 1960 61/1964. - Photo Credits: Estate of James Rosenquist / VG Bild-Kunst, Bonn, 2017 - Courtesy of the Estate of James Rosenquist

In the shadow of the black cathedral, which has resisted the shock wave thanks to the deposit of its stained glass windows, the Ludwig Museum in Cologne is the richest of these recipients: 1500 donations and 500 permanent loans where the pop art, its daily revolutions, its brilliant humor have the king's share.

A massive structure of 260,000 m³, comparable to the volume of the nearby cathedral and originally planned for two separate museums, today's Museum Ludwig reopened in 2001 with a focus on twentieth-century art. It is therefore the ideal place for this first posthumous retrospective of James Rosenquist (1933-2017), painter who knows how to paint and who displays it in Technicolor **and in XXL format** (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2017/04/02/03015-20170402ARTFIG00162-james-rosenquist-le-message-panoramique.php>) .

This retrospective makes him relive very carnally, very intuitively, his meticulous drawings and collages where the American reality is telescope vintage videos where his nature of athlete, eager to take action, is reflected as his youth.



«Terrarium», 1977. - Crédits photo : Estate of James Rosenquist/VG Bild-Kunst, Bonn, 2017 - Courtesy of the Estate of James Rosenquist

D'ascendance suédoise, cet acrobate de l'art, né à Grand Forks dans le Dakota du Nord, avait hérité, par sa mère et son oncle, pilotes amateurs, de la passion des avions. À 8 ans, il était déjà un habile confectionneur de maquettes.

On retrouve cette passion d'enfance dans un contexte très adulte avec *F-111*, 1964-1965, icône du pop art et trophée du MoMA de New York. Le F-111 était un bombardier alors à la pointe de l'industrie d'armement américaine. Rosenquist en fit une énorme peinture de 26,21 m de long et de 3 m de haut, 23 panneaux qui enveloppèrent les murs de la galerie Leo Castelli à Manhattan en 1965.

Voici la fresque de *F-111* qui vous enserre de sa palette vive et des reflets métalliques de ses panneaux d'aluminium. Avec son enchaînement incongru de cockpit rutilant et de fromage fondant, de bannière US Air Force et du champignon atomique, d'enfant blond sous le casque de la pub et d'eaux bleues qui évoquent la mort. Lancée le 21 juillet 1954, la guerre du Vietnam est dans l'objectif de cette œuvre démesurée qui détourne le langage lénifiant de la publicité pour dénoncer une «machine de mort».

Avec elle, Cologne réunit les trois installations monumentales créées pour la galerie Leo Castelli. Un exploit muséal.

Du miniature au géant

«J'ai peint des panneaux publicitaires au-dessus de chaque confiserie à Brooklyn. C'est comme ça que je suis devenu capable de peindre une bouteille de whisky Schenley, même en dormant»

James Rosenquist

Rosenquist apprit, tout jeune, à passer du miniature au géant, de l'image banale de la vie américaine au détail significatif, de la photo à la peinture, en travaillant comme peintre d'affiches dès l'été 1953.

Il le fut de nouveau, de 1957 à 1960, au sortir de ses études à l'Art Students League de New York, la ville nouvelle de l'art «postwar», où il rencontra en 1955 Willem **De Kooning** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/de-kooning>), Franz Kline, Milton Resnic, puis en 1956 **Jasper Johns** (<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2017/10/13/03015-20171013ARTFIG00240-jasper-johns-porte-drapeau-du-pop-art.php>), Robert **Rauschenberg** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/rauschenberg>), Robert Indiana, **Ellsworth Kelly** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/ellsworth-kelly>). Sacré bouillon de culture!

«J'ai peint des panneaux publicitaires au-dessus de chaque confiserie à Brooklyn. C'est comme ça que je suis devenu capable de peindre une bouteille de whisky Schenley, même en dormant», plaisanta-t-il dans son autobiographie en 2009 (*Painting Below Zero: Notes on a Life in Art*).

Cette rétrospective met formidablement en rapport les images d'origine prises dans la presse américaine et ses pages de pub au glamour acidulé (*Untitled [Joan Crawford Says...]*, 1964), les études, si petites et si précises, et les monuments de peinture auxquelles elles ont conduit (*Sketches for Horse Blinders*, 1968, et puis le monstre coloré de *Horse Blinders*, 1968-1969, trophée du Musée Ludwig, avec ses folles mensurations, 25,75 m de long et 3 m de haut, et ses joyeuses illusions d'optique irisées).



«The Geometry of Fire», 2011. - Crédits photo : Estate of James Rosenquist/VG Bild-Kunst, Bonn, 2017 - Courtesy of the Estate of James Rosenquist

Cette vie d'artiste se lit comme une odyssée à la fois intensément personnelle et complètement universelle. Voici comment vivent les hommes, qui passent de l'anodin au tragique, de la consommation reine à la destruction la plus technologique.

Retrouver l'ensemble d'une œuvre, grâce au Musée Ludwig et au galeriste **Thaddaeus Ropac** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/thaddaeus-ropac>), qui représente l'Estate of James Rosenquist, rappelle combien la peinture est chose intime (*Above the Square*, 1963, et ses deux jambes de femme presque abstraites) et dévorante (*Horizon Home Sweet Home*, 1970, immersion dans la peinture avec ces 27 panneaux où la matière explose sous vos yeux).

Il y a une excentricité si originale dans ce travail, cet œil de peintre qui enferme une geisha japonaise dans une bouteille (*Terrarium*, 1977), qui découpe le cosmos comme l'ombre d'un store (*Star Thief*, 1980, Musée Ludwig), que l'on en sort décoiffé et tout ragailardi.

«Rosenquist. Eintauchen ins Bild» (<http://www.museum-ludwig.de/de/ausstellungen/james-rosenquist-eintauchen-ins-bild.html>), rétrospective au Museum Ludwig de Cologne jusqu'au 4 mars. Catalogue en allemand (Éditions Prestel).

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 19/01/2018. **Accédez à sa version PDF en cliquant ici** (<http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2018-01-19>)



[\(<http://plus.lefigaro.fr/page/valerie-duponchelle>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/valerie-duponchelle)

Valérie Duponchelle (<http://plus.lefigaro.fr/page/valerie-duponchelle>)

Suivre (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/261673>)

Grand reporter, Arts
